L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS

Bureaux: 70 rue de Chartres

NOUVELLE-ORLEANS: JEUDI MATIN, 29 AVRIL.

FEUILLETON.

LES

ASSASSINS DU LIBAN,

PAR GEORGES SAND.

PREMIERE PARTIE.

LES VOLEURS ET LES FEMMES.

IV.

Le Serpent.

(Suite.)

— Mahmoud, en qui Hélène a confiance, le prétend, dit il que tout le village d'Ain Dara, le malheureux, gémissant le même Kabadjah!

Les Druses, cachés dans les rues par le vent des mousseline appelaient à la guerre sainte, chaque concert plus nombreux, plus animés qu'à la chute du jour. A la gravité de l'entrevue et de la parole, ils avaient succédé, chez les Maronites rassemblés par groupes, des gestes plus démonstratifs, des clameurs plus sonnantes, des expressions plus violentes. On entendait parmi ces exclamations:

— Chiens d'infidèles!

— Ils osent s'attaquer aux enfants du Prophète!

— Comme Pharaon poursuivait Moïse, ils osent outrageusement la fille de Sion!

— Le Seigneur un fort!

— Les anges combattront pour nous.....

— Les dos des Sunbernates.....

— Qui les aplatiront!

Et les citadins du Koran allaient leur train. Les Maronites s'en servaient à qui mieux mieux et les appliquaient à toutes choses.

Cependant, il y avait aussi passablement de gens qui parlaient à voix plus basse et qui lançaient un regard de colère, presque de haine, sur les Mamelouks et les gens des beys qu'ils voyaient passer.

Ils sont-là, eux, à dialoguer, à distoyrer, à des jeds, ni des Coptes. C'étaient de bons Musulmans comme les autres. Seulement, ils étaient en nombre réduit.

Les Druses ne pouvaient guère entendre ce qu'ils disaient. On se taisait à leur approche, car on les prenait pour des vendeurs jaunâtres, dont ils avaient les manières.

Toutefois, Omar, avisant dans un groupe, à la porte d'un bazar sur la place Kaïmmakam, une de ses connaissances de la boutique de Ibn-Hâni, et qui n'était autre que Sidi Othman, s'approcha de ce dernier, qui le reconnut.

— Tenez! dit Othman, le serviteur de la grande mosquée, à ceux qui l'entourajent: voilà un négrillon, un nègre, qui est de notre avis. N'est-ce pas, ô Sidi Ez-Hakam, que les Francs ne viennent pas faire la guerre aux vrais croyants, et qu'ils n'en veulent qu'aux Mamelouks qui nous opprimaient!

— Certes, ô Sidi Othman. En votre qualité de serviteur de l'Iman de la mosquée, vous dites un *sublime* de la parole. Ou vous lèvres sont la vérité. Les Français arrivent avec l'assentiment du commandeur des croyants, le sultan de Stamboul, qu'Allah protège! et comme vos ancêtres.

Omar ne disait pas précisément la vérité.

L'expédition d'Egypte, comme on sait, avait été résolue par le général Bonaparte, d'accord avec le Directoire de la république française, afin de fonder sur les bords du Nil une colonie prétendue, destinée à détourner l'essaçoit de commerce de l'Inde.

Elle était dirigée surtout contre l'Angleterre, et commerce de laquelle on espérait porter coup en cette mortel. Les ayantes dont le gouvernement des Mamelouks couvrait nos nationaux, et les insultes qu'en diverses circonstances il avait prodiguées à son consulat, n'étaient qu'un prétexte. On n'avait nullement obtenu l'assentiment du sultan Sélim III.

Soit que Bonaparte eut un connaissance d'un ancien projet déposé au ministère des affaires étrangères, soit que la même idée eût germé dans l'imagination ardente et déjà ouverte aux grandes conceptions de vainqueur d'Italie, toujours est-il vrai que déjà, pendant les négociations de Campo-Formio, ce général, prévoyant l'essaçoit d'un repos forcé après la conclusion de la paix, avait fait venir de Milan tous les livres de la bibliothèque Ambrosienne relatifs à l'Orient.

On n'était même aperçu, lorsqu'il les avait rendus, qu'ils étaient tous marqués en notée aux pages qui traitent spécialement de l'Egypte.

Pendant le séjour de Bonaparte à Paris, dans les premiers mois de 1798, il avait mûri le plan conçu au Tasko, et l'avait soumis au Directoire en faisant valoir hablement tous ses avantages.

Le Directoire adopta-t-il les idées de Bonaparte uniquement, comme on l'a dit, pour se débarrasser d'un général vainqueur qui lui inspirait de l'ombrage? Nous n'avons pas à discuter la donnée.

Toujours est-il que les ordres furent donnés pour rassembler sur les côtes du golfe de Lyon les 26,000 hommes que l'on destinait à l'embarquement, et que les préparatifs de l'expédition furent poussés avec vigueur, mais dans le plus grand secret.

On mit à la voile, à Toulon, le 19 mai.

L'Angleterre ne connut la direction prise par la flotte française, sous le commandement du vice-amiral Brueys, que par la prise de Fife de Malte, qui eut lieu le 12 juin.

Lorsque, le 19 suivant, l'expédition se remit en route, l'amiral Nelson était encore à chercher l'escadre française entre les côtes de France et celles de Sicile.

Mais l'amiral anglais, ayant appris la prise de Malte le jour même où les Français appareillaient, et n'ayant de l'autre 150,000 francs, se mit dans la direction prise par eux, ne doute plus que l'Egypte ou la Syrie ne fussent le but de l'expédition.

Amoitié si single vers les côtes barbaresques, en prenant une route perpendiculaire à celle que suivaient les Français. Il fouges les côtes et arriva en vue de Alexandrie 1006 jours avant la flotte de l'amiral Brueys. Il fit prévenir le commandant turc du danger dont il était menacé et demanda à rallier dans le port.

Mais il se vit repoussé par le caractère méfiant et soupçonneux du commandant turc, et se décida à gagner les côtes de Syrie.

Le capitaine Omar et son beau lambrequin devant le bazar, Sidi Othman et ses corelligionnaires, se continuaient leur chemin.

Sur la place Kabakjyah, ils s'approchèrent du sérail de Mourad bey.

Un homme convert d'un turban noir, qui se dirigeait vers le quartier des Coptes, situé sur la place du Sérail, passa de vant eux.

Cet homme semblait éviter les groupes et les regards.

— Voilà un Copte! dit le négociant Rivolet. C'est un chrétien. Interrogeons le..... Ces Coptes savent tout ce qui se passe. Son quartier touche à celui du palais de Mourad bey.

Copte ou *Cupte* n'est qu'une corruption du mot grec *Aïgyptos*, Egypte. Les Coptes sont les descendants directs, quoique dégénérés des ancienne maîtres du Nil, qu'ils subrèrent les sciences et les arts, et dont les merveilles en ruines, depuis Cambyse à la statue géante, jusqu'à Thèbes aux colonnes et aux portes encore debout, attestent la grandeur.

Comme les momies que l'on trouve dans les hypogées ou grottes sépulcrales de la Haute-Egypte, les Coptes ont le visage aplati, la bouche grande, le nez court et peu de barbe. Ils ont le teint basané de leurs ancêtres. Les Turcs les appellent par dérision, le *pédoncle de Pharaon*. Mais cette postérité fut faite, généralement ignorante, misérable, réduite à l'isolisme, ne fait pas honneur aux anciens souverains de l'Egypte.

Les Coptes professent la religion grecque, mais ont fort peu perdu à la superstition. Leur patriarche est en même temps le chef de l'Eglise d'Abyssinie. Ils sont généralement opiniâtres et tristes.

— Une question, seigneur Copte! dit le capitaine Omar en l'abordant.

L'homme se tourna noir, coiffure affectée aux Coptes, d'arrêts pour offrir à la vue de ceux qui se présentaient à lui, et qu'à leur costume il prenait pour des janissaires.

— N'aya aucune crainte, seulement Omar. Nous ne sommes pas ce que nous paraissons être, et nous deux compagnons sont chrétiens.

— Que me veniez-vous? demanda le Copte, peu rassuré encore. Je m'appelle Ibrahim Fa-raoun, et me suis qu'un pauvre domicique. Mon maître, Hallem Jakoub, le savant copiste des livres de langue, pourrait mieux que moi vous renseigner sur tout ce que vous désirez.

— Nous n'avons rien à lui demander, interrompit M. Rivolet, car vos prédécesseurs de convent, en nachis coptes, que vous cachez au vulgaire, de peur qu'on les traduisant les Latins ne les falsifient. Mais je suis un malheureux père, auquel les Mamelouks ont ravi mon enfant.....

— Les Mamelouks! Et le Copte avec des signes de terreur. Seigneur, je ne suis rien, absolument rien.....

M. Rivolet fouilla dans sa poche et tendit un napoléon à Faraoun. Il avait qu'en soulageant un peu leur grande pauvreté, on pourrait obtenir quelque chose des timides et détestables Coptes.

— Faraoun, Faraoun, dit-il, prenez; je vous fiffre de bon cœur..... Mais veuillez répondre à mes questions.

Le Copte s'empressa d'utiliser le pécu d'or nous en robe, et demanda:

— Que désirez vous que vous apprenne le pauvre Faraoun?

— Vous montrer toutes proscpe au sérail de Mourad bey, et vous avez peut être vu une Mamelouk condaire au palais non jeune fille.

— Hélas! non, seigneur.

— Vous n'avez eu aucune connaissance de violences commises contre des femmes, de rapt qui a été commis?

— Je n'ai en connaissance que de la dispute entre Ibrahim bey et Mourad bey, à propos d'une esclave qu'il ne voulait pas lui céder, il y a quelques jours au coucher du soleil.

— Ah! demanda vivement Omar, vous connaissez cette esclave? Avez-vous quelques détails à m'apprendre?

— Je sais, seigneur, que l'esclave a été vendue à la maison d'Ali Dash, ici présent.

— Dans la rue Kaïmmakam-Bahan?

— Oui, seigneur, avec une vieille femme, la mère, à ce qu'on dit, du nom de Hadja.

— Hâjja! s'écria le capitaine Omar. Le meurtrier s'appelle Hâjja! Les deux vous ont-ils vu?

— Aucun n'est que la vieille femme ait même le nom Zaïb, Ali de Kalifa.

L'œil de Ibrahim parut agité profondément.

— Plus de doute, murmura-t-il, cette jeune fille, c'est.....

Le capitaine Omar, voyant en s'adressant à M. Rivolet et à son fils:

— Pardon, citoyens, parlez, si j'écoute, en ce moment celle que vous lui et cherche, pour m'occuper d'une autre Sagesse dans l'Egypte si le sort.....

Se tournant brusquement vers Faraoun:

— Comment avez vous que nous sommes? demanda-t-il.

— D'une manière fort simple. Le bachef A. Dash, tant Magnoual qu'il est, dans ses d'insurrire. Mon maître lui traduit en arabe des manuscrits de nos vieux livres, et le bachef le paie [illegible] pour jour. Je vais souvent dans la maison de bachef.

— Vous y entrez quand vous voulez?

— Presque chaque jour.

— Voulez-vous me servir, Faraoun, et gagner plus de sequins d'or en une soirée que vous gagnez à un pauvre en plusieurs mois?

— Que dois-il faire, seigneur?

— Avoir entendre en même temps la protection d'un puissant pacha de ces Français qui vouldre venir les maîtres de l'Egypte, du général Kléber.....

— Du général qui vient d'être blessé devant la bandéroit?

Un coup de poignard, porté à l'improviste au capitaine Omar, n'eût pas produit chez lui une commotion de douleur pareille à celle qu'il ressentit.

— Blessé!..... Le! Kléber! s'écria-t-il en mélangeant le Copte par le bras. Que dis-tu, dis!

Oui..... quand l'on lui apprit.

— Il y a une demi-heure à peine. On en parle dans les groupes. Lorsque vous en conviendrait le pacqueté.

— Des détails! des détails! ô Omar. Dis où est-il?

— A Paraoun. Il occupe le palais Kléber, arrêté par ordre de la mamelouk, dépêchant l'ordre. Il voulait que son [illegible] mourant à terre par l'ordre d'une balle qui lui a frappé un bras.

— Une blessure mortelle peut être!

— Il y a même qui le disent mort.

— Mort!.....

L'air jaunâtre prit peut le visée à son cœur, et il [illegible] Omar.

— Mon [illegible] Ibrahim Fa-raoun, [illegible] Omar, le [illegible] Rivolet, [illegible] Dupuy, [illegible] Hâjja! [illegible] Kléber, [illegible] victoire [illegible] Paraoun. [illegible] Copte.

— Tenez! dit Othman, le serviteur de la grande mosquée, à ceux qui l'entourajent: voilà un négrillon, un nègre, qui est de notre avis. N'est-ce pas, ô Sidi Ez-Hakam, que les Francs ne viennent pas faire la guerre aux vrais croyants, et qu'ils n'en veulent qu'aux Mamelouks qui nous opprimaient!

— Certes, ô Sidi Othman. En votre qualité de serviteur de l'Iman de la mosquée, vous dites un *sublime* de la parole. Ou vos lèvres sont la vérité. Les Français arrivent avec l'assentiment du commandeur des croyants, le sultan de Stambouil, qu'Allah protège! et comme vos ancêtres.

Omar ne disait pas précisément la vérité.

L'expédition d'Egypte, comme on sait, avait été résolue par le général Bonaparte, d'accord avec le Directoire de la république française, afin de fonder sur les bords du Nil une colonie prétendue, destinée à détourner l'essaçoit de commerce de l'Inde.

Elle était dirigée surtout contre l'Angleterre, et commerce de laquelle on espérait porter coup en cette mortel. Les ayantes dont le gouvernement des Mamelouks couvrait nos nationaux, et les insultes qu'en diverses circonstances il avait prodiguées à son consulat, n'étaient qu'un prétexte. On n'avait nullement obtenu l'assentiment du sultan Sélim III.

Soit que Bonaparte eut en connaissance d'un ancien projet déposé au ministère des affaires étrangères, soit que la même idée eût germé dans l'imagination ardente et déjà ouverte aux grandes conceptions de vainqueur d'Italie, toujours est-il vrai que déjà, pendant les négociations de Campo-Formio, ce général, prévoyant l'essaçoit d'un repos forcé après la conclusion de la paix, avait fait venir de Milan tous les livres de la bibliothèque Ambrosienne relatifs à l'Orient.

On n'était même aperçu, lorsqu'il les avait rendus, qu'ils étaient tous marqués en notée aux pages qui traitent spécialement de l'Egypte.

Pendant le séjour de Bonaparte à Paris, dans les premiers mois de 1798, il avait mûri le plan conçu au Tasko, et l'avait soumis au Directoire en faisant valoir hablement tous ses avantages.

Le Directoire adopta-t-il les idées de Bonaparte uniquement, comme on l'a dit, pour se débarrasser d'un général vainqueur qui lui inspirait de l'ombrage? Nous n'avons pas à discuter la donnée.

Toujours est-il que les ordres furent donnés pour rassembler sur les côtes du golfe de Lyon les 26,000 hommes que l'on destinait à l'embarquement, et que les préparatifs de l'expédition furent poussés avec vigueur, mais dans le plus grand secret.

On mit à la voile, à Toulon, le 19 mai.

L'Angleterre ne connut la direction prise par la flotte française, sous le commandement du vice-amiral Brueys, que par la prise de Fife de Malte, qui eut lieu le 12 juin.

Lorsque, le 19 suivant, l'expédition se remit en route, l'amiral Nelson était encore à chercher l'escadre française entre les côtes de France et celles de Sicile.

Mais l'amiral anglais, ayant appris la prise de Malte le jour même où les Français appareillaient, et n'ayant de l'autre 150,000 francs, se mit dans la direction prise par eux, ne doute plus que l'Egypte ou la Syrie ne fussent le but de l'expédition.

Amoitié si single vers les côtes barbaresques, en prenant une route perpendiculaire à celle que suivaient les Français. Il fouges les côtes et arriva en vue de Alexandrie 1006 jours avant la flotte de l'amiral Brueys. Il fit prévenir le commandant turc du danger dont il était menacé et demanda à rallier dans le port.

Mais il se vit repoussé par le caractère méfiant et soupçonneux du commandant turc, et se décida à gagner les côtes de Syrie.

Le capitaine Omar et son beau lambrequin devant le bazar, Sidi Othman et ses corelligionnaires, se continuaient leur chemin.

Sur la place Kabakjyah, ils s'approchèrent du sérail de Mourad bey.

Un homme convert d'un turban noir, qui se dirigeait vers le quartier des Coptes, situé sur la place du Sérail, passa de vant eux.

Cet homme semblait éviter les groupes et les regards.

— Voilà un Copte! dit le négociant Rivolet. C'est un chrétien. Interrogeons le..... Ces Coptes savent tout ce qui se passe. Son quartier touche à celui du palais de Mourad bey.

Copte ou *Cupte* n'est qu'une corruption du mot grec *Aïgyptos*, Egypte. Les Coptes sont les descendants directs, quoique dégénérés des ancienne maîtres du Nil, qu'ils subrèrent les sciences et les arts, et dont les merveilles en ruines, depuis Cambyse à la statue géante, jusqu'à Thèbes aux colonnes et aux portes encore debout, attestent la grandeur.

Comme les momies que l'on trouve dans les hypogées ou grottes sépulcrales de la Haute-Egypte, les Coptes ont le visage aplati, la bouche grande, le nez court et peu de barbe. Ils ont le teint basané de leurs ancêtres. Les Turcs les appellent par dérision, le *pédoncle de Pharaon*. Mais cette postérité fut faite, généralement ignorante, misérable, réduite à l'isolisme, ne fait pas honneur aux anciens souverains de l'Egypte.

Les Coptes professent la religion grecque, mais ont fort peu perdu à la superstition. Leur patriarche est en même temps le chef de l'Eglise d'Abyssinie. Ils sont généralement opiniâtres et tristes.

— Une question, seigneur Copte! dit le capitaine Omar en l'abordant.

L'homme se tourna noir, coiffure affectée aux Coptes, d'arrêts pour offrir à la vue de ceux qui se présentaient à lui, et qu'à leur costume il prenait pour des janissaires.

— N'aya aucune crainte, seulement Omar. Nous ne sommes pas ce que nous paraissons être, et nous deux compagnons sont chrétiens.

— Que me veniez-vous? demanda le Copte, peu rassuré encore. Je m'appelle Ibrahim Faraoun, et me suis qu'un pauvre domicique. Mon maître, Hallem Jakoub, le savant copiste des livres de langue, pourrait mieux que moi vous renseigner sur tout ce que vous désirez.

— Nous n'avons rien à lui demander, interrompit M. Rivolet, car vos prédécesseurs de convent, en nachis coptes, que vous cachez au vulgaire, de peur qu'on les traduisant les Latins ne les falsifient. Mais je suis un malheureux père, auquel les Mamelouks ont ravi mon enfant.....

— Les Mamelouks! Et le Copte avec des signes de terreur. Seigneur, je ne suis rien, absolumerrien.....

M. Rivolet fouilla dans sa poche et tendit un napoléon à Faraoun. Il avait qu'en soulageant un peu leur grande pauvreté, on pourrait obtenir quelque chose des timides et détestables Coptes.

— Faraoun, Faraoun, dit-il, prenez; je vous fiffre de bon cœur..... Mais veuillez répondre à mes questions.

Le Copte s'empressa d'utiliser le pécu d'or nous en robe, et demanda:

— Que désirez vous que vous apprenne le pauvre Faraoun?

— Vous montrer toutes proscpe au sérail de Mourad bey, et vous avez peut être vu une Mamelouk condaire au palais non jeune fille.

— Hélas! non, seigneur.

— Vous n'avez eu aucune connaissance de violences commises contre des femmes, de rapt qui a été commis?

— Je n'ai en connaissance que de la dispute entre Ibrahim bey et Mourad bey, à propos d'une esclave qu'il ne voulait pas lui céder, il y a quelques jours au coucher du soleil.

— Ah! demanda vivement Omar, vous connaissez cette esclave? Avez-vous quelques détails à m'apprendre?

— Je sais, seigneur, que l'esclave a été vendue à la maison d'Ali Dash, ici présent.

— Dans la rue Kaïmmakam-Bahan?

— Oui, seigneur, avec une vieille femme, la mère, à ce qu'on dit, du nom de Hadja.

— Hâjja! s'écria le capitaine Omar. Le meurtrier s'appelle Hâjja! Les deux vous ont-ils vu?

— Aucun n'est que la vieille femme ait même le nom Zaïb, Ali de Kalifa.

L'œil de Ibrahim parut agité profondément.

— Plus de doute, murmura-t-il, cette jeune fille, c'est.....

Le capitaine Omar, voyant en s'adressant à M. Rivolet et à son fils:

— Pardon, citoyens, parlez, si j'écoute, en ce moment celle que vous lui et cherche, pour m'occuper d'une autre Sagesse dans l'Egypte si le sort.....

Se tournant brusquement vers Faraoun:

— Comment avez vous que nous sommes? demanda-t-il.

— D'une manière fort simple. Le bachef A. Dash, tant Magnoual qu'il est, dans ses d'insurrire. Mon maître lui traduit en arabe des manuscrits de nos vieux livres, et le bachef le paie [illegible] pour jour. Je vais souvent dans la maison de bachef.

— Vous y entrez quand vous voulez?

— Presque chaque jour.

— Voulez-vous me servir, Faraoun, et gagner plus de sequins d'or en une soirée que vous gagnez à un pauvre en plusieurs mois?

— Que dois-il faire, seigneur?

— Avoir entendre en même temps la protection d'un puissant pacha de ces Français qui vouldre venir les maîtres de l'Egypte, du général Kléber.....

— Du général qui vient d'être blessé devant la bandéroit?

Un coup de poignard, porté à l'improviste au capitaine Omar, n'eût pas produit chez lui une commotion de douleur pareille à celle qu'il ressentit.

— Blessé!..... Le! Kléber! s'écria-t-il en mélangeant le Copte par le bras. Que dis-tu, dis!

Oui..... quand l'on lui apprit.

— Il y a une demi-heure à peine. On en parle dans les groupes. Lorsque vous en conviendrait le pacqueté.

— Des détails! des détails! ô Omar. Dis où est-il?

— A Paraoun. Il occupe le palais Kléber, arrêté par ordre de la mamelouk, dépêchant l'ordre. Il voulait que son [illegible] mourant à terre par l'ordre d'une balle qui lui a frappé un bras.

— Une blessure mortelle peut être!

— Il y a même qui le disent mort.

— Mort!.....

L'air jaunâtre prit peut le visée à son cœur, et il [illegible] Omar.

— Mon [illegible] Ibrahim Fa-raoun, [illegible] Omar, le [illegible] Rivolet, [illegible] Dupuy, [illegible] Hâjja! [illegible] Kléber, [illegible] victoire [illegible] Paraoun. [illegible] Copte.

— Tenez! dit Othman, le serviteur de la grande mosquée, à ceux qui l'entourajent: voilà un négrillon, un nègre, qui est de notre avis. N'est-ce pas, ô Sidi Ez-Hakam, que les Francs ne viennent pas faire la guerre aux vrais croyants, et qu'ils n'en veulent qu'aux Mamelouks qui nous opprimaient!

— Certes, ô Sidi Othman. En votre qualité de serviteur de l'Iman de la mosquée, vous dites un *sublime* de la parole. Ou vos lèvres sont la vérité. Les Français arrivent avec l'assentiment du commandeur des croyants, le sultan de Stambouil, qu'Allah protège! et comme vos ancêtres.

Omar ne disait pas précisément la vérité.

L'expédition d'Egypte, comme on sait, avait été résolue par le général Bonaparte, d'accord avec le Directoire de la république française, afin de fonder sur les bords du Nil une colonie prétendue, destinée à détourner l'essaçoit de commerce de l'Inde.

Elle était dirigée surtout contre l'Angleterre, et commerce de laquelle on espérait porter coup en cette mortel. Les ayantes dont le gouvernement des Mamelouks couvrait nos nationaux, et les insultes qu'en diverses circonstances il avait prodiguées à son consulat, n'étaient qu'un prétexte. On n'avait nullement obtenu l'assentiment du sultan Sélim III.

Soit que Bonaparte eut en connaissance d'un ancien projet déposé au ministère des affaires étrangères, soit que la même idée eût germé dans l'imagination ardente et déjà ouverte aux grandes conceptions de vainqueur d'Italie, toujours est-il vrai que déjà, pendant les négociations de Campo-Formio, ce général, prévoyant l'essaçoit d'un repos forcé après la conclusion de la paix, avait fait venir de Milan tous les livres de la bibliothèque Ambrosienne relatifs à l'Orient.

On n'était même aperçu, lorsqu'il les avait rendus, qu'ils étaient tous marqués en notée aux pages qui traitent spécialement de l'Egypte.

Pendant le séjour de Bonaparte à Paris, dans les premiers mois de 1798, il avait mûri le plan conçu au Tasko, et l'avait soumis au Directoire en faisant valoir hablement tous ses avantages.

Le Directoire adopta-t-il les idées de Bonaparte uniquement, comme on l'a dit, pour se débarrasser d'un général vainqueur qui lui inspirait de l'ombrage? Nous n'avons pas à discuter la donnée.

Toujours est-il que les ordres furent donnés pour rassembler sur les côtes du golfe de Lyon les 26,000 hommes que l'on destinait à l'embarquement, et que les préparatifs de l'expédition furent poussés avec vigueur, mais dans le plus grand secret.

On mit à la voile, à Toulon, le 19 mai.

L'Angleterre ne connut la direction prise par la flotte française, sous le commandement du vice-amiral Brueys, que par la prise de Fife de Malte, qui eut lieu le 12 juin.

Lorsque, le 19 suivant, l'expédition se remit en route, l'amiral Nelson était encore à chercher l'escadre française entre les côtes de France et celles de Sicile.

Mais l'amiral anglais, ayant appris la prise de Malte le jour même où les Français appareillaient, et n'ayant de l'autre 150,000 francs, se mit dans la direction prise par eux, ne doute plus que l'Egypte ou la Syrie ne fussent le but de l'expédition.

Amoitié si single vers les côtes barbaresques, en prenant une route perpendiculaire à celle que suivaient les Français. Il fouges les côtes et arriva en vue de Alexandrie 1006 jours avant la flotte de l'amiral Brueys. Il fit prévenir le commandant turc du danger dont il était menacé et demanda à rallier dans le port.

Mais il se vit repoussé par le caractère méfiant et soupçonneux du commandant turc, et se décida à gagner les côtes de Syrie.

Le capitaine Omar et son beau lambrequin devant le bazar, Sidi Othman et ses corelligionnaires, se continuaient leur chemin.

Sur la place Kabakjyah, ils s'approchèrent du sérail de Mourad bey.

Un homme convert d'un turban noir, qui se dirigeait vers le quartier des Coptes, situé sur la place du Sérail, passa de vant eux.

Cet homme semblait éviter les groupes et les regards.

— Voilà un Copte! dit le négociant Rivolet. C'est un chrétien. Interrogeons le..... Ces Coptes savent tout ce qui se passe. Son quartier touche à celui du palais de Mourad bey.

Copte ou *Cupte* n'est qu'une corruption du mot grec *Aïgyptos*, Egypte. Les Coptes sont les descendants directs, quoique dégénérés des ancienne maîtres du Nil, qu'ils subrèrent les sciences et les arts, et dont les merveilles en ruines, depuis Cambyse à la statue géante, jusqu'à Thèbes aux colonnes et aux portes encore debout, attestent la grandeur.

Comme les momies que l'on trouve dans les hypogées ou grottes sépulcrales de la Haute-Egypte, les Coptes ont le visage aplati, la bouche grande, le nez court et peu de barbe. Ils ont le teint basané de leurs ancêtres. Les Turcs les appellent par dérision, le *pédoncle de Pharaon*. Mais cette postérité fut faite, généralement ignorante, misérable, réduite à l'isolisme, ne fait pas honneur aux anciens souverains de l'Egypte.

Les Coptes professent la religion grecque, mais ont fort peu perdu à la superstition. Leur patriarche est en même temps le chef de l'Eglise d'Abyssinie. Ils sont généralement opiniâtres et tristes.

— Une question, seigneur Copte! dit le capitaine Omar en l'abordant.

L'homme se tourna noir, coiffure affectée aux Coptes, d'arrêts pour offrir à la vue de ceux qui se présentaient à lui, et qu'à leur costume il prenait pour des janissaires.

— N'aya aucune crainte, seulement Omar. Nous ne sommes pas ce que nous paraissons être, et nous deux compagnons sont chrétiens.

— Que me veniez-vous? demanda le Copte, peu rassuré encore. Je m'appelle Ibrahim Faraoun, et me suis qu'un pauvre domicique. Mon maître, Hallem Jakoub, le savant copiste des livres de langue, pourrait mieux que moi vous renseigner sur tout ce que vous désirez.

— Nous n'avons rien à lui demander, interrompit M. Rivolet, car vos prédécesseurs de convent, en nachis coptes, que vous cachez au vulgaire, de peur qu'on les traduisant les Latins ne les falsifient. Mais je suis un malheureux père, auquel les Mamelouks ont ravi mon enfant.....

— Les Mamelouks! Et le Copte avec des signes de terreur. Seigneur, je ne suis rien, absolumerrien.....

M. Rivolet fouilla dans sa poche et tendit un napoléon à Faraoun. Il avait qu'en soulageant un peu leur grande pauvreté, on pourrait obtenir quelque chose des timides et détestables Coptes.

— Faraoun, Faraoun, dit-il, prenez; je vous fiffre de bon cœur..... Mais veuillez répondre à mes questions.

Le Copte s'empressa d'utiliser le pécu d'or nous en robe, et demanda:

— Que désirez vous que vous apprenne le pauvre Faraoun?

— Vous montrer toutes proscpe au sérail de Mourad bey, et vous avez peut être vu une Mamelouk condaire au palais non jeune fille.

— Hélas! non, seigneur.

— Vous n'avez eu aucune connaissance de violences commises contre des femmes, de rapt qui a été commis?

— Je n'ai en connaissance que de la dispute entre Ibrahim bey et Mourad bey, à propos d'une esclave qu'il ne voulait pas lui céder, il y a quelques jours au coucher du soleil.

— Ah! demanda vivement Omar, vous connaissez cette esclave? Avez-vous quelques détails à m'apprendre?

— Je sais, seigneur, que l'esclave a été vendue à la maison d'Ali Dash, ici présent.

— Dans la rue Kaïmmakam-Bahan?

— Oui, seigneur, avec une vieille femme, la mère, à ce qu'on dit, du nom de Hadja.

— Hâjja! s'écria le capitaine Omar. Le meurtrier s'appelle Hâjja! Les deux vous ont-ils vu?

— Aucun n'est que la vieille femme ait même le nom Zaïb, Ali de Kalifa.

L'œil de Ibrahim parut agité profondément.

— Plus de doute, murmura-t-il, cette jeune fille, c'est.....

Le capitaine Omar, voyant en s'adressant à M. Rivolet et à son fils:

— Pardon, citoyens, parlez, si j'écoute, en ce moment celle que vous lui et cherche, pour m'occuper d'une autre Sagesse dans l'Egypte si le sort.....

Se tournant brusquement vers Faraoun:

— Comment avez vous que nous sommes? demanda-t-il.

— D'une manière fort simple. Le bachef A. Dash, tant Magnoual qu'il est, dans ses d'insurrire. Mon maître lui traduit en arabe des manuscrits de nos vieux livres, et le bachef le paie [illegible] pour jour. Je vais souvent dans la maison de bachef.

— Vous y entrez quand vous voulez?

— Presque chaque jour.

— Voulez-vous me servir, Faraoun, et gagner plus de sequins d'or en une soirée que vous gagnez à un pauvre en plusieurs mois?

— Que dois-il faire, seigneur?

— Avoir entendre en même temps la protection d'un puissant pacha de ces Français qui vouldre venir les maîtres de l'Egypte, du général Kléber.....

— Du général qui vient d'être blessé devant la bandéroit?

Un coup de poignard, porté à l'improviste au capitaine Omar, n'eût pas produit chez lui une commotion de douleur pareille à celle qu'il ressentit.

— Blessé!..... Le! Kléber! s'écria-t-il en mélangeant le Copte par le bras. Que dis-tu, dis!

Oui..... quand l'on lui apprit.

— Il y a une demi-heure à peine. On en parle dans les groupes. Lorsque vous en conviendrait le pacqueté.

— Des détails! des détails! ô Omar. Dis où est-il?

— A Paraoun. Il occupe le palais Kléber, arrêté par ordre de la mamelouk, dépêchant l'ordre. Il voulait que son [illegible] mourant à terre par l'ordre d'une balle qui lui a frappé un bras.

— Une blessure mortelle peut être!

— Il y a même qui le disent mort.

— Mort!.....

L'air jaunâtre prit peut le visée à son cœur, et il [illegible] Omar.

— Mon [illegible] Ibrahim Fa-raoun, [illegible] Omar, le [illegible] Rivolet, [illegible] Dupuy, [illegible] Hâjja! [illegible] Kléber, [illegible] victoire [illegible] Paraoun. [illegible] Copte.

— Tenez! dit Othman, le serviteur de la grande mosquée, à ceux qui l'entourajent: voilà un négrillon, un nègre, qui est de notre avis. N'est-ce pas, ô Sidi Ez-Hakam, que les Francs ne viennent pas faire la guerre aux vrais croyants, et qu'ils n'en veulent qu'aux Mamelouks qui nous opprimaient!

— Certes, ô Sidi Othman. En votre qualité de serviteur de l'Iman de la mosquée, vous dites un *sublime* de la parole. Ou vos lèvres sont la vérité. Les Français arrivent avec l'assentiment du commandeur des croyants, le sultan de Stambouil, qu'Allah protège! et comme vos ancêtres.

Omar ne disait pas précisément la vérité.

L'expédition d'Egypte, comme on sait, avait été résolue par le général Bonaparte, d'accord avec le Directoire de la république française, afin de fonder sur les bords du Nil une colonie prétendue, destinée à détourner l'essaçoit de commerce de l'Inde.

Elle était dirigée surtout contre l'Angleterre, et commerce de laquelle on espérait porter coup en cette mortel. Les ayantes dont le gouvernement des Mamelouks couvrait nos nationaux, et les insultes qu'en diverses circonstances il avait prodiguées à son consulat, n'étaient qu'un prétexte. On n'avait nullement obtenu l'assentiment du sultan Sélim III.

Soit que Bonaparte eut en connaissance d'un ancien projet déposé au ministère des affaires étrangères, soit que la même idée eût germé dans l'imagination ardente et déjà ouverte aux grandes conceptions de vainqueur d'Italie, toujours est-il vrai que déjà, pendant les négociations de Campo-Formio, ce général, prévoyant l'essaçoit d'un repos forcé après la conclusion de la paix, avait fait venir de Milan tous les livres de la bibliothèque Ambrosienne relatifs à l'Orient.

On n'était même aperçu, lorsqu'il les avait rendus, qu'ils étaient tous marqués en notée aux pages qui traitent spécialement de l'Egypte.

Pendant le séjour de Bonaparte à Paris, dans les premiers mois de 1798, il avait mûri le plan conçu au Tasko, et l'avait soumis au Directoire en faisant valoir hablement tous ses avantages.

Le Directoire adopta-t-il les idées de Bonaparte uniquement, comme on l'a dit, pour se débarrasser d'un général vainqueur qui lui inspirait de l'ombrage? Nous n'avons pas à discuter la donnée.

Toujours est-il que les ordres furent donnés pour rassembler sur les côtes du golfe de Lyon les 26,000 hommes que l'on destinait à l'embarquement, et que les préparatifs de l'expédition furent poussés avec vigueur, mais dans le plus grand secret.

On mit à la voile, à Toulon, le 19 mai.

L'Angleterre ne connut la direction prise par la flotte française, sous le commandement du vice-amiral Brueys, que par la prise de Fife de Malte, qui eut lieu le 12 juin.

Lorsque, le 19 suivant, l'expédition se remit en route, l'amiral Nelson était encore à chercher l'escadre française entre les côtes de France et celles de Sicile.

Mais l'amiral anglais, ayant appris la prise de Malte le jour même où les Français appareillaient, et n'ayant de l'autre 150,000 francs, se mit dans la direction prise par eux, ne doute plus que l'Egypte ou la Syrie ne fussent le but de l'expédition.

Amoitié si single vers les côtes barbaresques, en prenant une route perpendiculaire à celle que suivaient les Français. Il fouges les côtes et arriva en vue de Alexandrie 1006 jours avant la flotte de l'amiral Brueys. Il fit prévenir le commandant turc du danger dont il était menacé et demanda à rallier dans le port.

Mais il se vit repoussé par le caractère méfiant et soupçonneux du commandant turc, et se décida à gagner les côtes de Syrie.

Le capitaine Omar et son beau lambrequin devant le bazar, Sidi Othman et ses corelligionnaires, se continuaient leur chemin.

Sur la place Kabakjyah, ils s'approchèrent du sérail de Mourad bey.

Un homme convert d'un turban noir, qui se dirigeait vers le quartier des Coptes, situé sur la place du Sérail, passa de vant eux.

Cet homme semblait éviter les groupes et les regards.

— Voilà un Copte! dit le négociant Rivolet. C'est un chrétien. Interrogeons le..... Ces Coptes savent tout ce qui se passe. Son quartier touche à celui du palais de Mourad bey.

Copte ou *Cupte* n'est qu'une corruption du mot grec *Aïgyptos*, Egypte. Les Coptes sont les descendants directs, quoique dégénérés des ancienne maîtres du Nil, qu'ils subrèrent les sciences et les arts, et dont les merveilles en ruines, depuis Cambyse à la statue géante, jusqu'à Thèbes aux colonnes et aux portes encore debout, attestent la grandeur.

Comme les momies que l'on trouve dans les hypogées ou grottes sépulcrales de la Haute-Egypte, les Coptes ont le visage aplati, la bouche grande, le nez court et peu de barbe. Ils ont le teint basané de leurs ancêtres. Les Turcs les appellent par dérision, le *pédoncle de Pharaon*. Mais cette postérité fut faite, généralement ignorante, misérable, réduite à l'isolisme, ne fait pas honneur aux anciens souverains de l'Egypte.

Les Coptes professent la religion grecque, mais ont fort peu perdu à la superstition. Leur patriarche est en même temps le chef de l'Eglise d'Abyssinie. Ils sont généralement opiniâtres et tristes.

— Une question, seigneur Copte! dit le capitaine Omar en l'abordant.

L'homme se tourna noir, coiffure affectée aux Coptes, d'arrêts pour offrir à la vue de ceux qui se présentaient à lui,